



Lors du tournage d'un documentaire à Nice en 1972. PHOTO KEYSTONE-FRANCE



Chanteurs basques,



Un collecteur, dans les

A la recherche du son perdu

Aujourd'hui encore, des hommes et des femmes sillonnent la France pour enregistrer des musiques traditionnelles. Pour ces collecteurs, il s'agit de sauvegarder un patrimoine, mais surtout de se reconnecter à une culture.

Par
ANTOINE GAILHANOU

«**A** la vieille source, je bois de l'eau nouvelle.» Par cette phrase du poète basque Joxean Artze, le chanteur Pascal Caumont entend résumer toute sa démarche. Dans son Occitanie natale et au-delà, on le connaît depuis 2004 comme leader du quartet Vox

Bigerri, qui réinvente la polyphonie occitane par des hybridations jazz et contemporaines. Mais il fait plus que s'inspirer du répertoire traditionnel des Hautes-Pyrénées : il le collecte. Depuis plus de vingt ans, il parcourt les montagnes et coteaux, enregistreur en main, pour capter les chants du pays. Et les transmettre à une nouvelle génération.

Il se place ainsi lui-même dans une tradition ancienne : celle du collec-

tage, née dès le XIX^e siècle, et incarnée par des noms illustres tels que Béla Bartok ou Zoltan Kodaly en Hongrie et Alan Lomax en Amérique dès les années 30. Eux comme des centaines d'autres sont allés à la rencontre de musiciens et de chanteurs, professionnels ou pas, porteurs d'un répertoire transmis oralement, pour les enregistrer avant leur disparition. Le mouvement a connu un coup d'arrêt après la Seconde Guerre mondiale : question de modernité, mais aussi de récupération du mouvement folkloriste par le régime de Vichy et son «*retour à la terre*». Avant de revenir en force au cœur de la vague folk venue d'Amérique dans les années 60, principale source d'inspiration du mouvement revivaliste. Celui-ci vise plus qu'une préservation, mais bien une réactivation des pratiques entourant les airs populaires. Et

pour se réapproprier cette culture, il faut aller puiser à la source. Comme le souligne la violoniste Clémence Cagnet, autrice en 2012 d'un mémoire consacré à la pratique du collectage, «*la plupart se lançaient parce qu'ils étaient en rupture avec le monde qu'ils avaient sous les yeux*». Bien souvent, il s'agit de musiciens cherchant à enrichir leur répertoire et l'apprendre à d'autres. De ses entretiens avec 46 d'entre eux, elle a pu voir des pratiques extrêmement diverses, mais toutes guidées par l'idée d'un «*sauvetage*». Car «*les musiques de tradition orale ayant cessé de se transmettre familialement, elles disparaissent*». Il y a une urgence, parfois même un retard, certaines pratiques instrumentales ayant déjà définitivement disparu.

Catalogue immense

Le mouvement se structure ensuite via la création de centres régionaux comme le Conservatoire occitan de Toulouse, en 1971, ou l'association Dastum en Bretagne, l'année suivante, qui commandent mais aussi recueillent, archivent et rendent disponibles ces collectages. Au point de se rendre incontournables, comme a pu le réaliser Vincent Morel. Au début des années 90, ce natif de Haute-Bretagne se lance dans le collectage «*sans trop savoir de quoi il s'agissait. Puis je découvre vite le travail de l'association Dastum, et me passionne pour la pratique*». En 2006, il en devient salarié, délaissant le collectage pour se concentrer sur la mise en valeur de ce catalogue immense : «*On a entre huit et dix mille heures déjà disponibles en ligne, et autant voire le dou-*

ble encore à traiter.» Au niveau national, la FAMDT (Fédération des acteurs et actrices de musiques et danses traditionnelles) regroupe depuis 2011 les catalogues de Dastum et des autres centres dans le Portail du patrimoine oral, cumulant des dizaines de milliers d'heures de collectes.

Si la Bretagne ainsi que le monde occitan sont très actifs dans le domaine, toutes les régions ne sont pas logées à la même enseigne. «*Mais il suffit que quelqu'un s'y mette pour révéler une vraie richesse*», pointe Vincent Morel. C'est ce que fait son ami Yvon Davy depuis plus de vingt ans en Normandie. En 1998, il cofonde l'association la Loure, sur le modèle de Dastum. «*Je jouais dans des bals folks, et constatais qu'on entendait des musiques de partout, mais jamais de Normandie*», raconte-t-il. Après une rencontre avec Vincent Morel, il se lance, équipé de son seul enregistreur, allant interroger dans les villages : «*Qui chante, par ici ?*» Mais quelle que soit la région, collecteur n'y est jamais vraiment un métier. «*Dastum n'a jamais payé des gens pour la collecte, ça a toujours été des bénévoles*», précise Vincent Morel. Les associations vivent majoritairement de subventions des collectivités territoriales, ce qui crée des situations disparates. Ainsi, la Loure se structure autour de deux salariés seulement : «*Les concerts de la semaine*», explique Yvon Davy. Quant à Pascal Caumont, après quelques commandes du Conservatoire occitan, il collecte aujourd'hui sur son temps libre, «*parce que ça me plaît*».